

LES PETITES CONFÉRENCES



**Jean-Luc
Nancy**

Vous désirez ?

Vous désirez ?

Collection
« Les petites conférences »
dirigée par Gilberte Tsai

Jean-Luc Nancy
Vous désirez ?

bayard

ISBN 978-2-227-48602-7
© Bayard Editions, 2013
18, rue Barbès, 92128 Montrouge

Entre 1929 et 1932, Walter Benjamin rédigea pour la radio allemande des émissions destinées à la jeunesse. Récits, causeries, conférences, elles ont été réunies plus tard sous le titre de *Lumières pour enfants*.

Gilberte Tsaï a décidé de reprendre ce titre pour désigner les « petites conférences » qu'elle organise chaque saison et qui s'adressent aux enfants (à partir de dix ans) comme à ceux qui les accompagnent. À chaque fois, il n'est question que d'éclairer, d'éveiller. Ulysse, la nuit étoilée, les dieux, les mots, les images, la guerre, Galilée... les thèmes n'ont pas de limites mais il y a une règle du jeu, qui est que les orateurs s'adressent effectivement aux enfants, et qu'ils le fassent hors des sentiers battus, dans un mouvement d'amitié traversant les générations.

Comme l'expérience a pris, l'idée est venue tout naturellement de transformer ces aventures orales en petits livres. Telle est la raison d'être de cette collection.

Avertissement

Comme pour les conférences précédentes, je me tiens à la transcription qui a été faite à partir de l'enregistrement. Je parlais sans texte, à partir de notes, et je tiens à garder ce ton, avec ses incertitudes, dans la publication.

J-L.N.

Je vais vous raconter une histoire pour commencer, une histoire que j'invente, ou plutôt une anecdote. On peut choisir par exemple le nom de Paul. Disons que Paul est dans la rue avec sa mère en fin de journée. Paul dit : « Maman, j'ai besoin de faire pipi ». Sa mère lui répond : « Bon, on va entrer dans un café ». Paul part aux toilettes, sa mère s'assied parce que quand on va dans un café quelques fois, on se fait renvoyer si on va faire pipi sans prendre une consommation. La mère de Paul s'assied, le serveur vient et lui dit : « désirez ? ». La mère de Paul dit « un café ». On lui apporte le café, Paul sort des toilettes, rejoint sa mère et il dit : « Oh moi je voudrais un coca ». Sa mère lui dit qu'elle n'aime pas trop qu'il boive toutes ces choses

sucrées, ce n'est pas bon. « Oui mais j'ai envie ». Paul est un bon garçon, il n'y a rien à lui reprocher. Sa mère cède : « D'accord, mais une toute petite bouteille », celle qu'on ne trouve pas partout d'ailleurs mais dans ce café il y en a. On apporte le coca, Paul le boit. Pendant ce temps il regarde plus loin dans le café, il y a deux copines qui se parlent. Il trouve une des filles assez jolie, elle sent que Paul la regarde et tourne la tête, elle le regarde aussi gentiment. C'est tout. La mère de Paul dit qu'il faut y aller, ils sortent. C'est la fin de la journée, c'est l'hiver, imaginons qu'on n'est pas dans une grande ville, les lumières n'empêchent pas de voir le ciel, c'est un beau ciel très éloigné. Paul regarde le ciel, je ne peux même pas dire qu'il pense, il a une sorte de sentiment face à ce grand ciel et ses étoiles. Ce sentiment qu'il a en lui se mélange un peu avec le sentiment qu'il a eu en regardant la fille qui lui plaisait bien. Et voilà l'histoire est finie, c'est tout. Il rentre à la maison. Je ne sais rien de la suite, je n'ai pas dit qu'ils se sont mariés, qu'ils ont

vécu heureux avec beaucoup d'enfants, ni que Paul est monté vers les étoiles, s'il était devenu cosmonaute.

Ce que je voulais mettre en histoire, ce que je veux essayer de vous faire entendre c'est la différence entre des états comme avoir besoin, avoir envie du coca, vouloir et désirer. Cela touche à quelque chose de très important parce que tout le temps, tous les jours, peut-être presque toute la journée, nous avons des besoins, des envies, des désirs, nous attendons quelque chose, nous voudrions quelque chose, nous espérons quelque chose. Nous sommes aussi souvent déçus quand nous n'avons pas eu ce que nous attendions, espérions. Néanmoins, malgré cette succession interminable d'attentes, d'envies, de désirs et de déceptions, nous continuons. D'une certaine façon, on peut dire que vivre, c'est ça. Quelqu'un qui n'attend plus rien, qui n'a plus envie de rien, il arrête de vivre.

Reprenons: le besoin. Je crois que c'est assez simple, on a besoin de faire pipi, on a

besoin de porter des lunettes, on a besoin de manière moins évidente d'avoir des notes correctes à l'école parce que sinon ça se passe mal. Le besoin est une nécessité, quelque chose à quoi on ne peut pas échapper, il est parfois très pressant comme le besoin de faire pipi, quelquefois il est moins pressant ou il vient du dehors comme le besoin d'avoir des lunettes. Souvent les enfants n'aiment pas ça, les adultes non plus d'ailleurs. A un certain moment, un médecin vous informe: « Monsieur, vous commencez à devenir presbyte ». « Presbyte », c'est un mot grec qui veut dire vieux. Vous avez besoin de lunettes, c'est une nécessité. Cela veut dire qu'on ne peut pas y échapper.

Mais il est souvent difficile de faire la différence entre ce qui est vraiment nécessaire et ce qui est moins nécessaire. Nous avons envie de penser que ce dont nous avons envie et qui n'est pas nécessaire est un besoin. Beaucoup de choses sont faites pour nous faire penser ça, par exemple personne n'a besoin d'une console

de jeux. Pourtant, certains enfants ont dit un jour à leurs parents : « Mais j'ai besoin d'une console ». Pourquoi ? Souvent parce que l'autre à côté a une console de jeux. Ce qui est pire encore, c'est quand on a besoin d'une autre console de jeux parce que la dernière Nintendo est sortie. Ce sont de faux besoins, des besoins artificiels. Je ne dis pas que la console de jeux en soi est mauvaise, je dis que ce n'est pas du tout un besoin. Au contraire, ce que nous faisons passer pour un besoin parce que nous sommes prêt à nous dire « oui il me le faut, j'en ai besoin », relève plutôt de ce qu'il est plus juste d'appeler une envie. Une envie ne vient pas d'une vraie nécessité, c'est comme le coca de Paul, le fait de vouloir quelque chose, de tendre vers quelque chose parce qu'elle nous apparaît comme bonne, désirable. Je veux essayer de tenir le mot de désir un peu à l'écart de tout ça, au-delà de tout ça. Dans l'envie, il y a la tension vers le fait d'avoir quelque chose du dehors qui est proposé par les magasins, les copains, par l'image ou la

pensée que nous avons de la possibilité de recevoir quelque chose. Quand ça va être son anniversaire, on demande à un enfant de quoi il a envie. C'est ce que je demande à mes petits-enfants par exemple. Il y en a qui ont une idée de ce dont ils ont envie, d'autres qui n'ont pas d'idée, mais même ceux qui n'ont pas d'idée savent que c'est une occasion pour recevoir quelque chose. En général, ceux qui n'ont pas d'idée tout de suite en ont une quelques jours après, ils réfléchissent. On peut même avoir une envie un peu particulière. Une de mes petites-filles qui a quinze ans, m'a dit pour son dernier anniversaire : « Fais-moi une surprise ». Elle avait envie d'une surprise, c'est déjà plus qu'avoir quelque chose, l'envie qu'il se passe quelque chose qu'on n'attendait pas, qu'on n'a pas demandé, qui n'est pas comme une console ou un coca disponible dans mon imagination et dans un magasin. Cette envie est déjà une envie qui dépasse l'envie. Avec le besoin et l'envie, on a besoin ou envie de quelque chose qu'on puisse avoir, posséder,

avoir à soi : j'ai envie d'avoir ma console, mon coca. C'est là que l'envie se mélange le mieux avec le besoin et cela commence par quelque chose qui est peut-être justement entre le besoin et l'envie chez le tout petit enfant, un doudou. Le doudou, c'est quelque chose dont le bébé a besoin, il a besoin de l'avoir à lui, c'est quelque chose qui lui fait plaisir, qui le rassure parce que être tout à fait tout seul lui fait peut-être toujours peur. Mais il s'agit toujours de quelque chose, et quelque chose à avoir. On peut lui donner d'autres noms plus lourds à cet avoir, plus critiques : quelque chose à « consommer ». Peut-être avez-vous entendu dire quelques fois que nous sommes dans une société de consommation. C'est le coca, la console ou la poupée Barbie, pour les grandes personnes ce sont les voitures, les habits, les séjours de vacances, quelque chose à avoir, à consommer. Ce qu'on appelle besoin et envie peuvent aussi porter d'autres noms comme appétit, mais aujourd'hui on n'emploie presque plus ce mot dans ce

sens-là. Aujourd'hui on a de l'appétit pour manger uniquement, mais vous voyez bien que dans l'appétit pour manger il y a aussi un besoin de manger, on a faim. Autrefois le mot « appétit » était employé de manière beaucoup plus large pour désigner l'« envie » de toutes sortes de choses, on pouvait dire qu'on avait de l'appétit pour les voyages par exemple. Un mot qui est plus franchement critique, c'est la convoitise. Convoiter, c'est avoir une envie très forte, dévorante ; la convoitise, c'est ce que nous éprouvons devant quelque chose, que ce soit un jouet, un vêtement, du chocolat, des gâteaux, que nous voyons, que nous ne pouvons pas avoir sur le moment. Justement, ça accroît encore cette envie qui devient une convoitise, ça reste à distance mais on en a d'autant plus envie.

Après ces mots-là, avoir besoin, avoir envie, appétit, convoiter, il y en a deux autres un peu à l'écart : souhaiter et un mot qui n'a pas de verbe, le vœu. Ce n'est pas faire un vœu au sens magico-religieux du terme. Le vœu,

comme le souhait, est l'aspiration à quelque chose qui n'est plus une chose de la même manière que le coca ou la console, c'est loin, c'est éloigné. Il est vrai qu'aujourd'hui vous pouvez entendre le verbe souhaiter très souvent, il s'est beaucoup répandu en un sens très banal. Le plus souvent, à la radio, dans les journaux, à la télé, vous entendez par exemple : « le procureur de la République n'a pas souhaité s'exprimer sur cette question », ou « le directeur des laboratoires Mérieux n'a pas souhaité répondre à nos questions ». Cet emploi de souhaiter est ce qu'on appelle un euphémisme mais peu importe, c'est une manière de ne pas dire « refuser ». Ne pas souhaiter, c'est une manière gentille, paisible, de dire « refuser ». Mais le souhait ou le vœu, c'est l'aspiration à quelque chose de lointain. On peut souhaiter devenir plus tard ceci ou cela dans la vie, être libre, pouvoir décider de ce qu'on fait. Quelquefois, les garçons souhaitent devenir pompiers ou cosmonautes, ou pourquoi pas avocats. Une fille peut souhaiter devenir infirmière

ou mannequin. Ou inversement. Mais dans le souhait, on sait que ce dont il s'agit est éloigné, et cet éloignement, on le prend comme tel, on l'accepte, on n'est pas dans la rage de la convoitise. Le souhait peut aussi rester vague et devenir un peu mou. Souvent d'ailleurs, on emploie ce mot au conditionnel, « j'aurais souhaité », mais ça n'est pas arrivé.

Quels sont les mots qui disent encore la tension vers quelque chose, ou autre chose que quelque chose ? D'abord, il y a le mot « vouloir ». À la différence d'avoir besoin, avoir envie, souhaiter encore plus, le mot vouloir indique la tension, et en même temps, dans l'idée de vouloir, il y a l'idée que ça va s'exécuter parce que je le veux. Si nous sommes vraiment très tendus dans notre idée, dans notre caprice, pleins de convoitise et aussi peut-être très impertinents ou plus trop sûrs de notre place, nous disons : « Je veux ». Quand l'enfant dit « je veux », ses parents lui disent : « Non, tu ne dis pas je veux, c'est moi qui dis ce que je peux

vouloir mais pas toi ». Souvent être enfant, c'est éprouver qu'on n'a pas le droit de vouloir, et le plus souvent que vouloir, cela veut dire aussi la possibilité de faire tout ce qu'on veut. Dans vouloir, il y a l'idée que ce n'est pas seulement tourné vers la chose à avoir mais c'est aussi moi qui le veux. Dans mon histoire, je n'ai pas fait dire à Paul « je veux », il a dit « j'ai envie de coca ». Si sa mère avait répondu « non, pas de coca », il aurait insisté « mais je veux ». Sa mère aurait peut-être répondu : « Alors c'est fini, on rentre tout de suite ». C'est peut-être pour ça qu'il n'a pas dit « je veux » dans l'histoire. Dans « je veux », il y a l'idée que je peux obtenir ce que je veux, il y a l'idée que la force de ma volonté va faire arriver ce que je veux. Comme il est très fréquent que cette force de ma volonté ne soit pas assez forte pour faire arriver ce que je veux, la volonté est déçue. En même temps, la volonté, le fait de vouloir me montre que pour vouloir vraiment, pour vouloir sérieusement, pour vouloir que ça arrive, il faut se donner les moyens. Il ne sert

à rien de répéter « je veux, je veux ». Si on veut vraiment quelque chose, alors on fait ce qu'il faut pour. Par exemple, la volonté peut se mettre au service d'une envie, je veux telle console de jeux mais je vais faire ce qu'il faut pour que je finisse par l'obtenir comme récompense à mon bon travail, ma bonne conduite, etc.

Maintenant, « je désire ». Qu'est-ce que cela veut dire ? On peut dire que s'il existe des mots différents c'est qu'ils correspondent à des réalités différentes. C'est pour cela que je vous énumère tous ces mots, parce qu'il ne faut pas les confondre. En même temps, nous sommes beaucoup portés à les confondre. Tout ce dont je viens de parler, besoin, envie, souhait, et même vouloir ou volonté, on serait tenté de dire que tout cela est du désir. Non, justement. S'il existe un autre mot, c'est pour une bonne raison. Prenons l'origine de « désir ». « Désir » est un mot latin, comme beaucoup des mots que nous employons, « desiderium », et la formation de ce mot n'est pas certaine. Certains

Latins eux-mêmes avaient déjà inventé que ce mot était construit à partir du mot qui veut dire étoile. On parle de l'espace intersidéral, entre les étoiles, « sidera » c'est l'étoile en latin. « Desiderium » aurait voulu dire le fait de regarder les étoiles en tant qu'elles sont à une distance énorme et qu'on ne peut pas les atteindre. Dans le désir, il n'y a même pas quelque chose mais d'abord une distance énorme au bout de laquelle les étoiles brillent. En français, nous avons laissé tomber la fin du mot « desiderium », contrairement à l'italien « desiderio », mais il a son jumeau qui est « considérer ». « Considérer », c'est aussi être tourné vers les étoiles mais dans une proximité avec elles, « con », « cum », avec. Considérer, c'est regarder attentivement, avec intérêt, quelque chose, une situation. Reprenons des exemples. Vous ne pouvez pas considérer une bouteille de coca, il ne faut pas rire parce qu'il y a des gens qui ont considéré la bouteille de coca et qui en ont fait une œuvre d'art, par exemple quelqu'un qui s'appelle Andy Warhol qui est

très connu dans l'histoire de l'art contemporain. La bouteille de coca, avec sa forme particulière, le graphisme de la marque, je peux m'arrêter devant, la considérer, lui prêter une attention singulière et désintéressée. La bouteille de coca, je ne la considère pas pour la boire quand je la bois, je ne la considère pas. « Desiderere », c'est considérer dans cette distance énorme, infinie dont je vous parlais. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que désirer c'est avant tout une disposition de moi plutôt que moi dans un rapport à quelque chose que je voudrais avoir. Quand je désire, je ne cherche pas à avoir, je ne cherche peut-être même pas, je suis dans une sorte d'élan. C'est là qu'à la fin de mon histoire, interviennent la fille et le ciel qui sont la même chose ici. Je pourrais renverser les rôles, ça pourrait être l'histoire de Paul et d'un garçon, ça peut aussi se passer entre deux garçons ou deux filles. Nous employons beaucoup le mot « désir » et le verbe « désirer » pour le rapport amoureux, c'est même souvent ce à quoi on pense

quand on parle de désir. Si nous ne pensons pas d'abord à ça, nous avons tort car nous commençons alors peut-être à confondre désirer avec avoir besoin, avoir envie, etc. Qu'est-ce qui fait le désir amoureux ou le désir des étoiles? Être assis au bord de la mer, regarder la mer, le désir de partir le plus loin possible sur la mer ou dans la mer. Ce qui est commun à tout cela, c'est le mouvement vers ce qui est très loin. Vous allez me dire, si c'est la fille ou le garçon, où est le très loin? Justement il est là. Avoir un rapport de désir à quelqu'un, c'est ne pas le prendre comme une bouteille de coca ou comme une console de jeux. C'est prendre le quelqu'un tout simplement pour quelqu'un avec qui on désire entrer en rapport, avec qui on désire être autre chose que soi-même tout seul avec ses affaires, sa bouteille de coca, sa console, on désire qu'il se passe quelque chose. Désirer, c'est désirer qu'il se passe quelque chose et non pas avoir quelque chose. Dans le regard que Paul a échangé avec la fille, et que la fille a échangé avec Paul, il y a la même chose

que dans le regard de Paul vers les étoiles : elles ne lui ont pas rendu son regard mais, d'une certaine façon, quand on regarde les étoiles, on se sent comme si quelque chose ou quelqu'un nous regardait, c'est-à-dire nous appelait, nous faisait un signe. Un signe pour quoi ? Pour rien, pour partir, comme si les étoiles nous disaient « vas-y, monte ». Il existe plein de contes où il est question d'un enfant qui monte au ciel sur les rayons de la lune par exemple. Il y a aussi la manière plus drôle du Baron de Münchhausen qui monte en se tirant lui-même par les cheveux. Vous avez peut-être rêvé de voler, c'est un rêve que nous faisons souvent, je vois que quelques-uns hochent la tête. Rêver de voler montre ce désir. On peut dire que ce rêve ne montre pas un désir mais une envie de toute puissance, de domination, on peut rêver qu'on vole, qu'on se déplace très vite à travers la terre et qu'on peut aller faire ce qu'on veut n'importe où. Ce n'est pas tout à fait la même chose que le rêve de voler, qui est simplement le rêve

d'être dans l'élévation et de planer, de s'élever, de monter sans fin. Là-dedans, nous retrouvons toujours l'élan, la poussée qui n'est pas moi en train de pousser, comme quand je dis « je veux », mais la poussée qui me pousse sans nécessité. Dans le besoin aussi, je suis poussé, le besoin de faire pipi presse. Dans le désir, ça ne presse pas, ça pousse, quelque chose nous pousse. À la différence de la poussée nécessaire, on ne sait même pas ce qui nous pousse, mais ça nous pousse toujours vers de l'inconnu. C'est pour cela que le désir amoureux n'est pas le désir d'avoir quelqu'un. Avoir quelqu'un pour en faire quoi? Quand on a quelqu'un en sa possession qu'est-ce qu'on en fait? Un esclave, si l'esclavage est admis dans la société à laquelle on appartient. Ou alors on en fait un esclave caché, une sorte de serviteur, quelqu'un qui est obligé de faire ce que je veux moi, nous sommes peut-être tous prêts à le faire. C'est exactement le contraire de l'amour et du désir. Je ne peux pas désirer avoir un esclave, mais si je suis

dans un appétit de pouvoir, je peux avoir envie d'exercer mon pouvoir, d'être servi. Je peux désirer un ou une autre, des étoiles, ou de moi-même. Qu'est-ce que c'est désirer de soi-même ? C'est justement ne pas désirer ceci ou cela à avoir, ce n'est pas désirer être grand, beau, fort, puissant. Qu'est-ce que je peux désirer pour moi-même ? Je vais dire quelque chose qui va peut-être vous étonner. Je ne peux que désirer d'encore désirer, je ne peux que désirer de ne pas être content avec mon coca, ma console et plus tard avec ma voiture, ma femme, mes enfants, mes petits-enfants. Dans le rapport des adultes aux enfants, il y a quelque chose de très troublant, cela se passe souvent chez les grands-parents. Ils disent parfois : « J'ai bien profité de mes petits-enfants, ils sont venus ce week-end ». Ce mot me fait toujours un drôle d'effet, comme si les petits enfants étaient une gourmandise, une friandise. On comprend aussi ce que cela veut dire, d'ailleurs on profite bien des tout petits enfants mais après quand ils grandissent et

qu'ils font d'horribles grimaces, comme toi par exemple, on n'en profite pas du tout. « Profiter de quelqu'un », il faut se demander si cela signifie vraiment faire du profit ou être heureux. Mais quand on est heureux dans le rapport à quelqu'un, c'est qu'on n'en profite pas ou qu'on ne fait pas qu'en profiter. Voilà.

Désirer, c'est tout simplement quelque chose qui ne renvoie pas à avoir quelque chose. Désirer, c'est un état, je n'aime pas beaucoup ce mot, c'est une disposition qui est toujours en mouvement, un élan, une tension, non pas pour avoir quelque chose mais pour être tout simplement quelqu'un. C'est pour cela qu'on ne vit que du désir de vivre. Un auteur espagnol, Cervantes, a créé le héros Don Quichotte. Don Quichotte est celui qui va faire la guerre aux moulins à vent. C'est une image du désir, d'un désir un peu fou. Il est même très fou Don Quichotte, il cherche partout des chevaliers à combattre, il y a des moulins à vent avec des ailes et il croit que ce

sont des chevaliers. C'est un désir fou, mais peut-être qu'il est tout à fait normal qu'un désir soit fou, qu'il soit un désir de monter dans les étoiles, ou un désir d'aimer et d'être aimé par quelqu'un, c'est aussi un désir fou parce que c'est infini, ce n'est jamais quelque chose dont on peut dire : ça va, c'est fini, je l'ai. Cervantes a écrit cette phrase : « C'est mon désir de vivre qui porte ma vie », très peu de temps avant de mourir très âgé, dans une préface à un autre livre que *Don Quichotte*. Il est très malade, il sait qu'il va mal, que tout le monde pense qu'il ne va pas vivre longtemps et qu'il ne vit plus que par son désir de vivre. On peut dire que c'est vrai tout le temps, c'est le désir de vivre qui porte la vie. Mais qu'est-ce que c'est le désir de vivre ? C'est le désir du désir de vivre. Vivre est porté par le désir de vivre, la vie, c'est désirer continuer à vivre. C'est très difficile à comprendre, personne ne peut le comprendre comme une chose qu'on pourrait avoir, posséder, on ne peut pas dire « j'ai bien compris ce que c'est la vie ».

C'est un peu fou. Pourquoi est-ce que tout le monde vit et continue à vivre? Vous vous rendez compte, les milliards de milliards de milliards d'êtres humains qui ont vécu et qui vivent maintenant souvent avec beaucoup de mal, de difficultés, souvent avec beaucoup d'impossibilités de satisfaire des envies, des besoins, et qui continuent à porter ce désir de vivre qui est la vie elle-même.

Montreuil, le 24 mars 2012

Questions/Réponses

Vous avez parlé de la considération. Dans ce mot, il y a aussi l'idée de quelque chose qui nous sidère, il me semble que la différence entre le désir et le vouloir c'est que dans le désir quelque chose nous sidère et aussi l'idée d'attraction, quelque chose qui vient vers nous. C'est une force qui nous pousse, c'est aussi la durée à l'inverse du vouloir qui concerne quelque chose de matériel. Je ne sais pas si vous comprenez ce que je veux dire.

Vous avez entièrement raison, je n'ai pas parlé de ce verbe « sidérer » parce qu'il est peut-être encore un peu plus rare, mais parlons-en. Dans la considération et dans le désir ou la « désidération », au milieu il y a la sidération. Qu'est-ce que c'est qu'être

sidéré, c'est rester interdit. Quand on reste interdit on ne comprend pas, ça échappe, vous avez raison, ça échappe. Peut-être que dans le désir il y a toujours quelque chose qui échappe.

C'était pour faire référence à ce que disait la personne qui vient de parler, cela me fait penser aux paroles d'un chanteur que j'aime bien, je ne sais pas si tout le monde le connaît, Matthieu Chedid. À un moment dans une de ses chansons, il dit « ça me sidère ce désir qui monte en moi ». Est-ce que cela ne veut pas dire que quelque part ça nous dépasse, c'est plus fort que nous ? Le désir c'est encore plus grand que ce qu'on peut imaginer ? On peut se dire que c'est sidérant tellement c'est grand, tellement ce désir est fort, et comment dire, me dépasse. Quelque part c'est aussi ce que sidérer veut dire, non ?

Oui, tu as entièrement raison. Je voudrais ajouter à ce que tu dis, qui est très important, que c'est plus grand, c'est beaucoup

plus grand que nous, que moi, toi, chacun de nous. Mais il faut dire que c'est cette taille qui est ma véritable taille ou la tienne, nous sommes bien plus grands non pas que notre taille physique mais que tout ce qu'on peut mesurer de nous. Nous sommes bien plus grands que notre intelligence, que notre volonté. Ce qui est très étrange et très difficile à comprendre c'est que nous sommes plus grands que notre capacité d'aimer. Chacun a une capacité relativement limitée d'aimer, et en même temps le désir d'aimer nous fait plus grand que nous ne sommes. Tu as cité un chanteur, je vais citer un penseur, Pascal, un homme du XVII^e siècle. Il dit : « L'homme dépasse infiniment l'homme ». Pour être exact Pascal ne dit pas « dépasse » mais « passe » parce que dans la langue de l'époque on disait « passe » pour dire « aller au-delà ». L'homme dépasse infiniment l'homme. Donc merci. Enfin, la femme dépasse infiniment l'homme d'abord et puis la femme aussi.

Vraiment personne ne peut savoir si on désire la vie, si on désire vraiment la vie ?
Personne ne sait si c'est vraiment ça ?

Non, personne ne le sait vraiment au sens où on peut dire qu'on sait qu'un kilo de plomb et un kilo de plumes pèsent la même chose, un kilo. Tu le sais ça ?

Oui.

Parce qu'on demande ce qui est le plus lourd, un kilo de plomb ou de plume, mais c'est toujours un kilo. On peut le savoir, c'est une question de mesure, de calcul. Mais savoir qu'on désire vivre, ce n'est pas quelque chose que nous pouvons savoir, il n'en existe aucune preuve, nous ne pouvons pas le mesurer. Je voulais dire que si nous cherchons à dire ce que c'est que la vie, qu'est-ce que tu dirais toi, pourquoi tu vis toi ?

Parce que je suis né.

Ah, mais ce n'est pas un but. Parce que tu es né, d'accord, et après ? Cela fait déjà

depuis longtemps que tu es né. Pourquoi as-tu continué?

Je ne sais pas, parce que tout le monde vit. Mais alors pourquoi tout le monde vit?

Parce qu'ils sont nés.

Oui. On pourrait dire qu'être né ce n'est pas comme être produit comme cette bouteille a été fabriquée dans une usine d'eau minérale, elle est faite mais elle n'est pas née, elle est produite. Quand quelque chose ou quelqu'un naît, toi quand tu es né tu n'étais pas un produit tout fait, tu ne l'es pas encore. Est-ce que tu crois que tu le seras un jour? C'est peut-être l'impression qu'on a quand on est enfant, tu penses qu'un Monsieur comme moi, c'est fait, c'est fini. Ce n'est pas encore fini d'abord, mais même quand on meurt ce n'est pas fini. Il ne faut pas seulement dire qu'on est né, il faut aussi penser qu'on meurt. Mourir c'est quoi?

C'est qu'on ne bouge plus.

Oui, on ne bouge plus et on ne désire plus. Mais on ne peut pas dire que c'est fini, qu'on avait sa vie, qu'on l'a bien achevée, bien enveloppée. On peut toujours dire que tout le monde meurt trop tôt. Mais trop tôt ne veut rien dire car si tout le monde vivait pendant cinq cent mille ans, on mourrait encore au bout de cinq cent mille ans, ça ne changerait pas le problème. Tu vois bien que quand tu dis que tu vis parce que tout le monde vit, toi tu n'es plus un bébé, tu n'es même plus un tout petit garçon, sans même que ça puisse être clair pour toi, d'ailleurs ça ne l'est pour personne, tu as continué à vivre parce que quelque chose te pousse dans toutes sortes de directions. Ce ne sont pas seulement des besoins, des envies, des souhaits. Je serais prêt à dire aussi que les envies, les besoins, les souhaits, les volontés sont tous peut-être des effets ou des reflets pâles de quelque chose qui, dans le fond, est ce mouvement de désirer, d'aller toujours au-delà, plus

grand. Nous ne pouvons pas savoir mais nous pouvons bien le sentir.

Vous disiez tout à l'heure que quand on désire ce n'est pas la même chose que vouloir, mais il y a des gens dans des religions par exemple qui ne désirent pas forcément. Dans la religion musulmane certains hommes veulent avoir une femme mais parfois ils ne les aiment pas.

Ce n'est pas que dans la religion musulmane.

Oui je sais, c'est dans plusieurs religions.

Et même des gens sans religion. Là tu touches à quelque chose de très compliqué, ce n'est pas du tout une affaire de religion. Les rapports des hommes et des femmes dans certaines religions ou certaines cultures, c'est une chose. Tu es peut-être tentée de penser que notre société démocratique, laïque, n'encouragerait pas cette domination des femmes par les hommes. Mais tu sais on n'arrête pas de faire remarquer qu'en France aujourd'hui les salaires des femmes sont

toujours en moyenne inférieurs à ceux des hommes, il existe encore beaucoup de signes qui peuvent montrer que les femmes ne sont pas véritablement égales des hommes. C'est terriblement compliqué.

C'est le sexisme quand...

Oui, c'est une forme de sexisme. Le sexisme des femmes vis-à-vis des hommes est extrêmement rare, même si cela peut arriver. C'est encore une autre affaire qui tient à ceci qu'en tant que personne humaine, les hommes et les femmes sont absolument égaux en droits et en capacités, et de ce point de vue-là il faudrait prendre le temps d'aller voir de plus près comment ça se passe dans certaines cultures, religieuses ou pas, où ces grandes dominations de l'homme sont les plus visibles, et quelques fois le moins visibles mais extrêmement réelles et efficaces. Parfois ce sont les femmes qui ont le gouvernement au moins de la famille, des enfants et qui dominent au fond les hommes mais d'une autre manière,

moins visible. Les hommes souvent aiment bien montrer, les femmes montrent moins, et quelques fois elles peuvent agir plus. Derrière cela il y a quelque chose qui touche au désir. Si j'ai bien compris tu voulais dire que quand les hommes prennent les femmes pour les avoir comme mères de famille soumises ils ne les désirent pas, ils ne les aiment pas. Tu soulèves deux problèmes ici. Le premier c'est que la famille, les enfants c'est une question, l'amour est une autre question. Dans notre société moderne nous sommes très habitués à considérer que cela doit être la même chose, et pourtant nous sommes dans une société où nous n'arrêtons pas de divorcer. Qu'est-ce que cela veut dire le fait que le divorce soit une chose reconnue par la loi, et reconnue aussi dans des religions? La religion la plus traditionnelle de l'Europe est le catholicisme dans lequel le divorce n'est pas véritablement reconnu parce que quand on est divorcé on n'a plus le droit de se remarier religieusement, ce qui n'est pas le cas dans beaucoup d'autres

religions. Que le divorce soit reconnu, cela veut dire que la famille est une chose, et que l'amour en est une autre. Nous avons le droit de dire que c'est fini, que nous ne nous aimons plus, nous nous séparons et alors nous arrangeons les choses pour les enfants en essayant de faire au mieux. C'est une chose. Nous pouvons aussi ne pas divorcer mais savoir qu'en fait nous ne nous aimons pas ou plus, nous gardons la famille, nous nous occupons des enfants, il existe toutes sortes de possibilités. C'est un premier point dont il faudrait parler encore longtemps. L'autre point, c'est qu'entre les hommes et les femmes, avec l'égalité entière qui est celle des êtres humains, il existe autre chose qui a un rapport au désir. L'homme au sens masculin du terme est plus un être de l'avoir, de la possession. La femme est plus un être de l'être et non de l'avoir. Cela ne veut pas dire que la femme ne possède pas, je suis sûre que les adultes qui m'entendent se disent : « Mais qu'est-ce qu'il croit, que les femmes ne sont pas possessives ? ». Certains hommes sont

en train de penser ça. Oui, mais c'est autre chose. Ce qui est très important c'est que cette différence qui existe, qui a un rapport avec la différence des sexes qui n'est pas simplement la différence de la maternité et de la paternité, est une différence beaucoup plus compliquée, tellement compliquée qu'elle ne se situe pas seulement entre les femmes et les garçons. Dans chacun il y a du féminin et du masculin. Ce n'est pas une affaire de proportion, mais il est vrai aussi qu'une femme peut être une « executive woman », une femme qui active, qui commande, qui a un rôle d'agent très actif dans les affaires. C'est quelqu'un de très masculin. Et un homme peut être très féminin. Là je ne parle que de choses évidentes qui se voient, mais il en existe beaucoup plus qui ne se voient pas. Je serais prêt à dire que le désir, comme j'ai essayé de vous en parler, comme cet élan, un dépassement permanent et infini, est plutôt féminin. Le côté masculin est plutôt proche de l'envie, du vouloir. Ce partage, ce mélange extrêmement fin et délicat dans chacune

de ces deux dispositions ne peut jamais être complètement démêlé, ne peut pas être démêlé du tout, sauf peut-être dans certains cas. Il ne faut pas non plus ignorer quelque chose dont on parle beaucoup dans un certain type de travaux sur la société et qu'on appelle les identités sexuelles, il ne faut pas oublier que c'est toute une société qui fabrique les hommes et les femmes. Ce n'est pas non plus seulement la société, là aussi c'est très compliqué. Quand on a un petit garçon, on tend à lui faire jouer au soldat, à la voiture, et quand on a une petite fille on la fait jouer à la poupée. Des gens diront qu'on a déjà commencé à faire une fille ou un garçon, alors que si on faisait jouer la petite fille à la voiture et le garçon à la poupée... C'est une caricature, je ne sais si cela se pratique encore aujourd'hui, une marque toute bête de ce que je suis en train de dire, c'est que pour les nouveaux nés le rose est la couleur des filles et le bleu la couleur des garçons. Je ne sais pas si on fait encore comme ça. On apporte des chaussons roses

en cadeau à une petite fille qui est née, et bleus si c'est un garçon. On ferait peut-être mieux d'amener des chaussons verts.

Vous avez dit tout à l'heure que le désir fait vivre, et que c'est une question à laquelle on ne pourrait pas vraiment répondre. Mais si on renverse la question, est-ce que si la mort n'existait pas il y aurait du désir ?

Non. Exactement.

Je voulais répondre à ce que vient de dire le jeune homme de quatorze ans, il disait que s'il n'y avait pas de mort, il n'y aurait pas de désir. Je voudrais donner l'exemple du vampire dans la littérature, il a la vie éternelle et pour cette raison il n'a pas de désir, il est obligé d'aller sucer le sang de ceux qui ont du désir.

Oui merci. Je corrigerais un peu l'expression de vie éternelle parce que l'éternité n'est pas la même chose que la sempiternité, un mot du Moyen Âge que personne ne connaît. Vous connaissez le mot « sempiternel », vos

parents vous ont peut-être déjà dit : « Arrête tes récriminations sempiternelles », c'est-à-dire qui ne s'arrêtent pas. Le vampire c'est ça, il ne peut pas cesser de vivre. L'éternité est autre chose, cela veut dire hors du temps, l'éternité ne dure pas, c'est quand on sort du temps. Je vais vous dire des vers d'Arthur Rimbaud, un poète du début du xx^e siècle, je les répète tout le temps parce que c'est vraiment très bien : « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil ». C'est ça l'éternité. Cela ne vaut pas pour le vampire. « La mer allée avec le soleil », c'est le désir, la mer comme désir du soleil et le soleil comme désir de la mer.

Le désir a l'air d'être pour vous, enfin pour beaucoup, un moteur. Mais dans la philosophie antique plusieurs philosophes se sont opposés à la notion de désir, ou ont appelé tout du moins à savoir maîtriser nos désirs. Est-ce que vous parlez du même désir ?

Oui, c'est une très bonne question mais qui fait peut-être trop appel à une

connaissance savante de l'histoire de la philosophie. Je peux essayer de répondre rapidement. Oui, bien sûr mais pas seulement dans l'Antiquité, également dans toute l'époque classique. Il existe une grande phrase dont je ne connais même plus l'auteur, qui se promène jusqu'à nous, elle doit être du XVII^e siècle : « Changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde ». Cela veut dire qu'il vaut mieux se faire une raison et accepter le monde tel qu'il est et renoncer à ses désirs. Mais la question est celle que vous avez posée : est-ce qu'on parle de la même chose ? Est-ce que changer ses désirs c'est changer ses envies, ses caprices, ses appétits, ses convoitises ? Je ne peux pas non plus répondre à cela car je n'ai pas de moyen de le savoir, pas plus qu'il n'existe de moyen de savoir si on désire vivre. Il n'existe pas de moyen véritable de le savoir, sauf quand il s'agit du besoin alimentaire, si j'ai besoin de manger j'ai besoin de manger, si j'ai besoin de lunettes j'ai besoin de lunettes. Mais si, ayant besoin de lunettes, j'ai envie

de telle monture, ce n'est qu'une envie. Ce n'est pas du tout si simple non plus. Il est très utile de bien distinguer les mots et ce qui leur correspond, mais il est aussi utile de dire que telle monture de lunettes, tel vêtement, n'est pas forcément étranger au désir. Par exemple je préfère me montrer de telle manière. Est-ce que se montrer de telle manière est seulement de la vanité, de la séduction ? Non, ce n'est pas du tout si simple. Évidemment s'il ne s'agit que de se soumettre aux besoins fabriqués par des marques de jeans, de chaussures qui font que vous allez dire « je veux des Nike », c'est ridicule mais c'est le seul mot de marque que je connais, là il est facile de dire que ce n'est qu'une soumission à la mode. Toute l'humanité cherche à se vêtir, à se présenter de telle ou telle manière, ce n'est pas seulement de la vanité.

Quand les philosophes antiques ou modernes jusqu'au XVIII^e siècle parlent de maîtriser les désirs, ils parlent de maîtriser ce qui est de l'ordre des envies matérielles

pour se hausser à la hauteur de ce que j'appellerais un désir plus spirituel. Un de ceux auxquels vous pensez, Épicure, dit qu'il faut distinguer les besoins naturels et nécessaire, naturels et non nécessaires, et les désirs ni naturels ni nécessaires. Voilà une belle division, après il s'agit de savoir ce que nous faisons vraiment entrer dedans et ce n'est pas simple. La deuxième chose à laquelle je voudrais répondre, c'est pourquoi y a-t-il eu cela dans toute l'histoire de la philosophie ancienne qui s'est ensuite beaucoup transformé parce que ça a été repris par le christianisme, en amont par le judaïsme et ensuite transformé d'une autre manière dans l'islam et dans toute la pensée moderne? C'est une énorme question. Parce que la société qui a commencé dans la Grèce du moins VI^e siècle est une société où, en quelques siècles, les objectifs du désir en général ont disparu. Dans la société d'avant les grecs du moins VI^e siècle il y avait par exemple des héros, dans toute la mythologie il y avait des héros qui représentaient

les vertus qu'on savait devoir imiter, suivre. Il y avait d'autre part des lois, des préceptes donnés par les dieux qu'il fallait observer si on voulait assurer une vie heureuse. C'est un monde dans lequel il n'y avait pas d'ouverture indéterminée à tout et à rien en même temps. Ensuite commence le problème du désir comme une force, un élan qui se déchaîne sans savoir où il va. On ne peut pas savoir où ça va. On peut critiquer ce que je dis : à force de ne pas savoir où ça va, on peut justifier n'importe quoi. C'est pour cela que j'ai voulu essayer de vous faire penser qu'on peut se demander si son désir est un besoin, une envie, une convoitise, une volonté. Je pourrais ajouter quelque chose maintenant : est-ce mon désir ? Mon désir ne veut pas dire celui que j'ai, cela veut dire celui que je suis. Tout le travail de vivre mon cher ami, arrête de chahuter avec ta copine parce que tu ne vas pas savoir ce que je te dis, toute l'affaire de vivre c'est d'être son désir sans pouvoir le dire, le nommer, le placer devant soi et dire « c'est ça ».

Dans la passion, où est le désir ?

Justement, j'ai pensé au mot passion tout à l'heure et je me suis demandé pourquoi je ne l'avais pas utilisé. Il entraîne un peu une autre dimension mais en même temps il n'y a pas de désir sans passion et réciproquement. La passion nomme plutôt l'intensité dans le désir, et le désir nomme plutôt l'élan, le mouvement vers les étoiles de la passion. Je ne sais plus qui a dit : « Rien de grand ne se fait sans passion ». La passion est ce avec quoi on fait quelque chose de grand, ça peut être la passion de vivre tout simplement, c'est toujours d'abord la passion de vivre car s'il n'y a pas celle-là il n'y en a pas d'autres. La passion est un mot très intéressant car il évoque aussi la passivité, quelque chose de subi. Cette passivité a posé problème aux philosophes dont parlait Mademoiselle. Vous me faites parler de choses très difficiles aujourd'hui. La passivité est une affaire énorme, toute notre culture est habituée à penser que la passivité est mal, il ne faut pas être passif, il faut être actif. Quand je dis

passif/actif, vous pensez : « il faut se remuer ». La passivité peut être assimilée à la flemmar-dise, à la lâcheté. Tout à l'heure quelqu'un a parlé de sidération, on va dire que quel-qu'un qui reste dans sa sidération est passif, qu'il faut se secouer. Mais vous entendez tout de suite dans ce que je dis qu'entre passivité et activité nous touchons quelque chose de féminin et masculin comme j'en parlais tout à l'heure, ce n'est donc peut-être pas si simple la passion comme passivité. La passivité n'est pas seulement le fait de se soumettre et de recevoir des coups de quel-qu'un, du sort, la passivité veut aussi dire la capacité à recevoir quelque chose, sans passivité il n'y aurait pas de réception. La sensibilité consiste à recevoir, tout ce qui est sensibilité, sentiment, sensualité aussi, consiste à recevoir. Si nous ne sommes plus capable de recevoir, si nous ne sommes plus sensible à rien, cela donne en général quelque chose de pas très beau. On obtient l'insensibilité forcée de quelqu'un en le réduisant de manière extrêmement violente,

de telle façon qu'après, tout lui sera égal, aussi bien ce qui fait du mal que ce qui fait du bien. Je reprends l'image du regard vers les étoiles. Pour regarder les étoiles, il faut un minimum de passivité. Regarder les étoiles de manière active c'est les regarder comme un astronome, il y a des gens qui sont très bons pour ça, récemment quelqu'un me disait, « regarde la conjonction particulière de Vénus et Mercure ». Je n'ai jamais rien pu voir, je disais « je te crois », mais comme je ne savais pas comment ça devait être d'habitude je ne voyais pas. Ce regard-là est savant, actif, cela ne veut pas dire qu'il exclut l'autre. Le regard du désir laisse les étoiles briller, il laisse toute l'étendue du monde être là ouverte au-dessus de moi. Vous me faites penser à un philosophe, celle qui a parlé des philosophes sait sans doute à qui je pense : « Le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale au fond de mon cœur plongent mon âme dans une admiration toujours renouvelée ». J'aurais pu dire que dans le désir il y a de l'admiration, qui veut aussi dire

tourner le regard vers. Quand nous admirons quelqu'un, un spectacle de la nature, une œuvre d'art, nous ne sommes pas dans l'envie. Je ne peux pas admirer la musique de Beethoven et avoir envie de l'avoir à moi, ou être envieux de Beethoven. Il est très remarquable que quand nous admirons quelqu'un ou l'œuvre de quelqu'un, nous ne pouvons pas être vis-à-vis de ce quelqu'un dans un rapport envieux, de jalousie. Nous reconnaissons à l'autre toute son indépendance, sa grandeur et elle ne nous blesse pas car elle nous donne quelque chose que nous recevons, nous sommes passif. Cette passivité est elle-même productive. De quoi ? Elle me communique quelque chose, elle me grandit. Les œuvres de l'art sont faites pour cela, elles nous grandissent.

Cela veut peut-être dire que ceux qui vivent une passion destructrice ne savent pas recevoir.

Oui, si vous voulez. Ce n'est pas qu'ils ne savent pas, ce n'est pas une question de

savoir. La passion destructrice peut avoir deux aspects, peut-être seulement deux. Un aspect c'est détruire l'autre, la chose ou tout. Le plus terrible c'est tuer ou détruire psychologiquement, moralement quelqu'un, la passion peut avoir cet aspect de destruction de l'autre. Pourquoi? Cela veut dire que celui qui est dans cette passion ne peut pas recevoir, comme vous le dites, il est fermé. Quelquefois ce sont aussi de très grandes passions en particulier politiques, révolutionnaires. Qui sont les très grands conquérants de l'histoire? Ce sont des passionnés. Et les grands artistes aussi, mais ils ne détruisent pas. C'est autre chose car le grand artiste peut aussi détruire latéralement, faire des dommages collatéraux, il ne s'occupe que de son œuvre et il délaisse autour de lui autre chose ou d'autres personnes. La deuxième possibilité d'une passion destructrice est plus perverse en quelque sorte, c'est de tellement être dans le désir de quelqu'un, de quelque chose, d'un absolu, qu'on ne trouve pas d'autre issue

à ce désir que d'anéantir la chose et soi-même avec, car sur cet anéantissement flotte comme l'image d'une sorte d'accomplissement paradoxal. C'est peut-être pour cela que dans toutes nos histoires d'amour j'allais dire de notre tradition européenne, mais bien d'autres traditions l'ont aussi, il y a tellement de fins malheureuses. Pourquoi les amants meurent-ils si souvent ensemble ? Tristan et Yseut, Roméo et Juliette même s'ils ne meurent pas absolument ensemble, celui qui n'est pas encore mort rejoint vite l'autre dans la mort. Parce que c'est comme s'il n'y avait pas moyen de réaliser l'amour sans le transporter dans l'absolu, au-delà de la mort, là où plus jamais la question de la séparation ne se posera. C'est certainement une façon d'oublier que s'il n'y a pas de séparation il n'y a plus d'amour, plus désir, plus rien du tout. L'histoire de Tristan et Yseut est assez belle parce qu'ils sont morts tous les deux mais leur séparation est maintenue et surmontée par le rosier qui pousse de la tombe de Tristan et passe

dans la tombe d'Yseut, du moins dans une des versions de l'histoire. C'est beau car on pourrait dire que si l'amour est le rosier, lui continue, il va encore fleurir.

J'aimerais savoir si dans votre définition du désir il ne portait pas en lui-même sa propre nostalgie, son impossibilité? Ce qui le différencierait de la passion, de l'envie et du besoin.

Si le désir ne porte pas en lui-même sa propre nostalgie, impossibilité? Ah oui! À la fin en voilà un qui met le doigt là où j'avais soigneusement évité de le mettre. Vous faites bien. Beaucoup de philosophes et de poètes ont dit que le désir est le désir de l'impossible, le désir d'un manque absolu que jamais on ne comblera. Je dirais oui, mais je voudrais le dire de façon positive. Qu'est-ce que l'impossibilité? Si vous donnez le mot nostalgie comme équivalent d'impossibilité vous risquez de fausser un peu la donne du problème, car la nostalgie c'est le regret de quelque chose qui a été autrefois, le mal du

retour, c'est la signification grecque. Le désir est nostalgique, cela voudrait dire que le désir a été réalisé et perdu. En effet il en existe une représentation très présente dans le discours psychanalytique qui dit qu'avant d'être né ou juste avant, il y aurait une sorte d'adéquation complète à soi-même où le désir serait comblé. Tout le reste ne serait que la nostalgie de cette adéquation qui est en même temps impossible car nous n'y reviendrons jamais. On peut accrocher à cela toutes les envies de retour dans le ventre maternel, le sentiment qu'on appelle « océanique », rejoindre le fond des eaux océaniques comme le fond des eaux maternelles. La seule objection qu'il faut faire, et je crois qu'elle est très importante, c'est que justement avant d'être né il n'y a rien eu. Où est ce garçon-là avant d'être né, avant d'être conçu ? Comment tu t'appelles ? Clément ? Qui est Clément avant d'être Clément ? Rien, personne. La représentation selon laquelle Clément ou Jean-Luc est une sorte d'absolue unité complètement réalisée qui ensuite

est née, ce n'est pas le divin enfant mais le pauvre enfant humain qui doit tout le temps chercher. Non, c'est une simple faute de raisonnement de penser que quelqu'un est né avant d'être soi-même. Je crois que c'est de là qu'il faut partir pour donner à l'impossible une autre valeur. Impossible veut dire ce qui n'est pas possible, ce qui n'est pas réalisable. Le possible se mesure seulement au réel existant. Est-il possible de mettre cinquante mille personnes dans cette salle? Non. Est-il possible de mettre un litre d'eau dans cette bouteille? Non. Alors l'impossible veut dire ce qui excède les limites du réel donné. Mais est-ce que cet impossible n'est pas ce qui nous fait grand au sens où on le disait tout à l'heure?